

calibrite

colorchecker classic

Dr. F. FERRAZ DE MACEDO

ETHNOGENIE BRESILIENNE

ESSAI CRITIQUE

SUR LES

AGES PREHISTORIQUES DU BRESIL

ET L'AUTOCHTHONIE POLYGENISTE

D'APRES LES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES RECENTES EN AMERIQUE

PRESENTEES A

L'EXPOSITION ANTHROPOLOGIQUE DE RIO DE JANEIRO EN 1882

Contenant seize planches — caractères symboliques, chromos et contours crâniens

Traduction du portugais par le dr. Henri de Courtois

(Deuxième édition)

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1887

Donación
De Hoyos



FERRAZ DE MACEDO

—
CRIME
ET CRIMINEL

—
ETHNOGÉNIE
BRESILIENNE
—
VARIOS

L. H. S.

DR. F. FERRAZ DE MACEDO

ETHNOGENIE BRESILIENNE

ESSAI CRITIQUE

SUR LES

AGES PREHISTORIQUES DU BRESIL ET L'AUTOCHTHONIE POLYGENISTE

D'APRES LES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES RECENTES EN AMERIQUE

PRESENTEES A

L'EXPOSITION ANTHROPOLOGIQUE DE RIO DE JANEIRO EN 1882

Contenant seize planches — caractères symboliques, chromos et contours crâniens

Traduction du portugais par le dr. Henri de Courtois

(Deuxième édition)

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1887

Donación
De Hoyos



*Soumis à la considération de l'Institut de France
et de l'Académie de Berlin par le*

Dr. F. F. de Morax

A su querido amigo y colega Dr. D.
Luis de Hoyos Sáinz, le dedica en prueba
de amistad la presente obra, hija del buen
deseo en pro de nuestra causa. Su amigo
y. l. a. m.
Lisbon, 23-12-1893. Dr. F. Ferraz de Macedo.

AVANT-PROPOS

Je me trouvais à Rio de Janeiro au moment de la publication du VI^e volume des *Archives du Musée national* de cette ville.

Les articles sur les sciences naturelles et, spécialement, sur les sciences archéologiques me surprirent réellement et, en moi-même, j'en félicitai les défenseurs directs et indirects.

Une fois passé ce premier enthousiasme bien naturel, je reportai mon attention sur les épigraphes, en tête des articles, en les confrontant avec les signataires. Parmi ces derniers, dont les noms m'étaient connus, quelques uns étaient pour moi de simples connaissances, d'autres avaient été mes compagnons d'études.

Par une curiosité irrésistible, je fus entraîné à une première lecture des *Archives*; et je pus, tout d'abord, admirer le talent et la perspicacité investigatrice de l'immortel et malheureux Charles Frédéric Hartt, louer les efforts de deux initiateurs d'études anthropologiques, et savourer un important travail archéologique du directeur du Musée, que je ne connaissais que depuis peu.

Ainsi impressionné, je passai à une seconde lecture plus attentive, en faisant appel à toutes mes connaissances acquises jusqu'à ce jour. Mon admiration croissait à chaque page, transporté que j'étais par tant d'idées nouvelles, par tant de points de vue signalés aux investigateurs à venir, et par tant d'incitations nouvelles pous-

sant à la continuation de problèmes si divers en ce qui concerne spécialement les *habitants primitifs sud-américains*.

Comme les observations se présentaient en foule à chaque instant, les réflexions bouillonnaient tumultueuses dans mon cerveau.

De ce qui précède, on conclura facilement que je ne devais laisser échapper aucune occasion d'émettre mon opinion sur un écrit aussi important pour ceux qui se vouent à l'étude admirable de *la préhistoire américaine* en général, et de celle du Brésil en particulier.

Trois occasions, et peut-être davantage, me permirent de manifester mon opinion sur un tel sujet, et je le fis avec la plus scrupuleuse impartialité pour toutes les parties de ce travail. Mais je dois avouer que je donnai plus de relief au mémoire intitulé: *Recherches sur l'archéologie brésilienne*, mémoire présenté par le directeur du Musée, Ladislau Netto.

Je remarquai toutefois que mes louanges au signataire de ce mémoire étaient mal reçues par la généralité de ceux qui m'écoutaient, sans que j'en pusse connaître le motif. J'attribuai ce mauvais accueil à une sorte d'indifférence pour ce genre de travail, à des défits injustes, à des inimitiés personnelles, et j'arrivai même à croire que l'envie devait y être pour quelque chose.

Peu de temps après, une nouvelle occasion se présenta de me prononcer sur le même sujet; mais alors, ce fut bien autre chose, car un des assistants me déclara *qu'il avait des raisons pour ne point reconnaître au signataire la paternité d'une partie des études*.

Cet incident imprévu éveilla mon attention et, après quelques recherches, je demeurai convaincu que Ladislau Netto *avait commis un vol littéraire, en employant l'intervention violente de la police*.

Quoique révolté par un acte aussi indélicat, j'étais disposé à me taire et à laisser au courant fatal des événements le châtiment d'une aussi grande iniquité.

Deux raisons m'engagèrent à rompre le silence: d'abord la position humble et précaire dans laquelle vivait le véritable auteur de cet ouvrage si original, si précieux pour la science; ensuite la propagande éhontée que faisait, parmi les principaux centres scientifiques, le spoliateur de ce travail dont le mérite appartenait à un autre, et pour lequel il avait reçu les titres honorifiques les plus recherchés.

Telles sont les raisons qui ont motivé la publication de ce léger essai critique, appuyé de documents, et dont le but principal est moins de châtier le coupable qui, je le crois, est incorrigible, que de mettre en garde les sociétés savantes contre cette facilité avec laquelle elles confèrent à l'aveugle leurs distinctions honorifiques.

Il est possible que les travaux que je suis en train d'exécuter soulèvent, dans le pays où cet opuscule va paraître, des critiques du même genre. Mais, franchement, je n'aurais jamais cru que, dans les sociétés aristocratiques et savantes, il existât tant de mauvaise foi à côté de tant de petitesse.

*

Avant de continuer, que le lecteur me permette de lui rappeler quelques points destinés à mettre en relief la clarté qui préside à cet essai critique, et à lui en rendre la lecture moins pénible.

Connaissant à peine de vue celui qui est l'objet de cette critique, je ne prétends ni ne veux l'attaquer, pas même en pensée, dans les actes de sa vie privée. Lorsqu'un fait indigne affecte uniquement son auteur, ou ne s'étend tout au plus qu'au cercle de ceux qui lui sont subordonnés domestiquement, je pense que les autres membres de la société doivent rester ou paraître indifférents, à moins de circonstances exceptionnelles dans lesquelles il est du devoir de chacun d'empêcher la continuation de ces indignités ou, tout au moins, d'en atténuer les effets.

Je ne critiquerai point les actes de sa vie publique, bien que, par hasard, j'aie eu connaissance de quelques faits, dignes de censure, que je ne relève point parce qu'ils ne m'ont pas été démontrés et que cela répugne, d'ailleurs, à ma qualité et à ma position sociale. Je laisse ce soin à d'autres.

On ne me fera pas l'injure de croire que j'envie les titres honorifiques qui lui ont été conférés, soit par les pouvoirs publics, soit par les sociétés savantes. Je ne puis les lui envier parce que je ne me sens pas fait pour les uns, et que mon bagage scientifique n'est pas suffisant pour mériter les autres. A ces raisons qui me semblent assez puissantes, je dois ajouter que: en présence de la légèreté avec laquelle on distribue aujourd'hui les distinctions officielles et scientifiques (et, sans aller plus loin, je n'en prendrai pour exemple que celui que je critique), tout homme, amant de la justice et de la pro-

bité, doit se sentir déplacé et mal à l'aise au milieu de sociétés ainsi corrompues. Et si ma voix, un jour, pouvait se faire entendre, je proposerais ou une réforme complète des institutions administratives et des corporations scientifiques qui distribueraient injustement de tels honneurs, ou leur suppression pour qu'elles soient reconstituées sur un nouveau plan.

Je le déclare formellement: Je vénère et je respecte tous les hommes illustres ou méritants qui possèdent ces distinctions honorifiques officiellement ou non; mais je les vénère et les respecte pour eux-mêmes et non pour ces distinctions que je ne saurais envier ni ambitionner.

Je pense que le *savoir* est comme le *beau* (relatif à chaque peuple); et comme ce dernier n'a pas besoin d'ornements pour briller et qu'au contraire les atours le souillent et l'enlaidissent, je crois qu'il doit en être de même pour le savoir.

J'ai toujours pensé que la société civilisée ne devait réserver ses distinctions que pour l'homme de talent, à cause des bienfaits qu'il peut répandre autour de lui sur ceux qui sont peu favorisés de la fortune, mais sans avoir égard à son origine, à son rang, à ses opinions politiques, ni à la méthode scientifique qu'il a employée pour découvrir la vérité; j'ai toujours pensé que ceux qui étaient investis de distinctions honorifiques, devaient servir de guides sûrs à tous ceux qui voudraient marcher sur leurs traces; j'ai toujours pensé, enfin, que l'illustration, la fermeté de caractère, la probité et l'ensemble des qualités qui forment ce que nous appelons la vertu, étaient des distinctions simples du plus haut degré, et que par elles seules l'homme était savant et distingué. Cependant, je regrette de le dire, parmi les représentants des corporations honorifiques, il en est quelques uns qui ne doivent les honneurs dont ils sont revêtus ni à leurs talents, ni à leurs capacités, ni à leur savoir, mais uniquement à des influences politiques, ou à l'esprit de classe et de camaraderie, ou à d'anciennes relations d'amitié, ou à un choix fait à la légère, ou à un manque de scrupule dans la recherche de leurs mérites, ou à des intrigues bien menées et à des subterfuges difficiles à débrouiller. De sorte que les représentants de ces corporations, au lieu de servir de centres d'attraction de la science et de la morale, répandent le doute et la méfiance parmi les travailleurs honnêtes. Lors donc que ceux qui n'appartiennent pas à ces centres auront à classer

leurs membres suivant la justice, il leur faudra procéder à une enquête préalable sur le mérite positif de chacun pour ne point tomber dans une erreur flagrante. Et nous en sommes arrivés à conclure que ce sont les profanes qui sont les vrais dispensateurs des titres honorifiques, et non les titulaires parce que ces derniers n'ont pas pris soin d'exiger des membres nouveaux les conditions indispensables pour être admis dans ces corporations élevées.

Ces présomptueux *favoris civils* seront toujours la tâche noire qui souille les honorables blasons de l'aristocratie légitime; ces *fanatiques d'oripeaux* soulèveront toujours le dégoût et seront la honte des véritables savants académiciens.

Par contre, ces aristocrates burlesques, ces académiciens stupides et ridicules feront toujours la gloire du travailleur modeste qui ne les a ni pour collègues, ni pour compagnons.

Le dépit et les mesquines diatribes, que ces propositions vont soulever peut-être chez quelques uns d'entr'eux, ne m'émeuvent ni ne m'effraient, parce que leurs propres bévues les feront reconnaître et apprécier, suivant leurs mérites réels, par les hommes sensés.

La question posée dans ces termes, je prie le lecteur de me permettre de lui exposer l'objet de cet ouvrage.

PREMIERE PARTIE

LES AGES PREHISTORIQUES DU BRESIL

I

L'exposition anthropologique de Rio de Janeiro

Le 29 juillet 1882, une *exposition anthropologique brésilienne*, organisée par le Musée national, fut inaugurée à Rio de Janeiro.

On y remarquait une riche collection d'objets découverts dans la vallée inférieure de l'Amazone, par M. M. Ferreira Penna et Derby. Ces objets se composaient de différents vases en terre de l'île de Marajó (ou Joannes), qui faisaient naturellement supposer et même reconnaître quelques vestiges d'une civilisation analogue à celle des Quichuas.

Les Quichuas, enclavés dans l'empire des Incas qui comprenait les territoires occupés par la République de l'Equateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili et la République Argentine, étaient établis autour de Cuzco et de Azmaras, occupaient les hauts plateaux des Andes au temps de la conquête espagnole et étaient pris alors pour des aborigènes. De nouveaux objets, découverts dans d'autres explorations entreprises pour éclairer cette question, vinrent augmenter considérablement cette riche collection céramique et, plus spécialement, la collection paléontologique. Par leur ensemble, tout observateur pouvait être amené à de nouvelles considérations sur l'origine de la civilisation et même des races, lesquelles sembleraient devoir ébranler profondément la croyance que les Quichuas étaient autochtones.

Mais, autant l'exposition anthropologique était importante, autant elle était dépourvue d'indications utiles et indispensables. Il aurait fallu une classification rigoureusement scientifique; pour qu'une visite à l'exposition fût profitable au curieux aussi bien qu'à l'observateur, il aurait fallu un catalogue explicatif des monuments archéologiques, accompagné des dessins, des profils et des plans des gisements où les différents objets avaient été découverts. Et s'il est vrai que ces deux lacunes doivent être imputées aux exposants, il n'en est pas moins vrai que l'insuffisance du catalogue ne pouvait être attribuée qu'au manque de connaissances spéciales chez le Directeur du Musée anthropologique de Rio de Janeiro, Ladislau de Sousa Mello e Netto, pour qui ce genre d'études n'est, dit-on, qu'un passe-temps de curieux et d'amateur, ou quelque chose d'analogue.

Pour atténuer cette importante lacune, le Directeur du Musée tourna la difficulté en promettant « une mention plus étendue et plus authentique dans le volume VI des Archives du Musée national ».

En effet, ce mémoire, promis et tant désiré, parut trois ans après.

Ce volume VI contenait :

1° Les œuvres posthumes du grand naturaliste Charles Frédéric Hartt, qui ont été réunies avec soin par son élève et substitut, Orville Derby, sous le titre de *Contributions pour l'ethnologie de la vallée de l'Amazone*;

2° Une étude abrégée du docteur Lacerda, intitulée *L'homme des Sambaquis*, étude qui ne manque pas d'une certaine importance par l'historique comparatif de diverses dénominations de ces gisements humains;

3° Un essai descriptif et crâniométrique, par le docteur R. Peixoto, sous le titre de *Nouvelles études crâniologiques sur les Botocudos*, essai qui, par le petit nombre d'exemplaires, me semble d'une insuffisance relative;

4° Une étude étendue, par Ladislau Netto, intitulée d'une manière vague: *Recherches sur l'archéologie brésilienne* (page 257 à 554).

Les trois premiers travaux, à part l'importance capitale des observations de Hartt sur les origines de l'ornementation étudiée sur les poteries de Marajó et exposée dans une conférence en 1875, sont de peu de valeur parce qu'ils se bornent à de courts essais.

Le quatrième travail, celui de L. Netto, qui occupe la plus grande partie du VI^e volume des *Archives*, bien que d'un titre confus, est, en

compensation, illustré de près de trois cents figures des principaux documents ethnologiques découverts dans le bas Amazone; une grande partie de ces figures a été dessinée par la main même de l'auteur.

C'est de cette quatrième division du livre que je vais m'occuper plus particulièrement.

Quant à la partie descriptive, elle n'est, plus ou moins, qu'une répétition des descriptions du dr. Hartt, et pour cette raison je n'en parlerai pas.

Mais la partie vraiment nouvelle, et tout à fait surprenante, c'est celle qui traite de la comparaison des caractères représentatifs et des symboles imprimés sur les produits céramiques de Marajó, rapprochés des hiéroglyphes du Mexique, de la Chine, de l'Égypte et de l'Inde. Les conséquences de ces similarités évidentes, palpables, qui, dans le vi^e volume, sont représentées par quatre-vingt deux hiéroglyphes, sont incalculables pour la coordination du prospectus anthropologique du Brésil.

Profondément frappé par cette similarité, l'auteur lui-même, Ladislau Netto, qui a toujours considéré l'Amérique comme un centre de création, se voit obligé, par la surprise et l'évidence des faits, de reconnaître l'origine étrangère des races du Brésil. Écoutons-le: «Je ne puis être suspect dans cette matière, car jusqu'à présent *je me suis toujours montré partisan de l'autochthonisme américain*, et, malgré cela, il est de mon devoir de déclarer que, pendant tout le temps que j'ai employé à l'examen et à la coordination des objets ici décrits et figurés, je me suis toujours maintenu dans la réserve la plus scrupuleuse, en évitant même, autant que possible, d'écouter mes préventions personnelles». Et il ajoute: «Je vois que, *malgré moi ou sans m'y attendre*, tout au moins, j'ai formulé peut-être des arguments contraires à l'école autochthono-polygéniste américaine, à laquelle j'aurais voulu appartenir, et à la tête de laquelle je vois briller la figure respectable d'Agassiz». (Op. cit., pag. 259.)

Sans aller plus loin, il me faut ici présenter ma première observation sur l'importance de laquelle j'appelle l'attention du lecteur:

— Quels motifs si puissants ont conduit Ladislau Netto, malgré sa volonté et contre ses convictions, à ces études comparatives?... Ou, autrement:— Quel ensemble de circonstances extraordinaires lui ont rappelé la similarité préconçue des symboles des vases de Marajó avec les symboles égyptiens, chinois et indiens, alors qu'il

est de notoriété publique que cette science archéologique lui est complètement inconnue par ignorance complète des caractères, et que tout cela doit lui être absolument indifférent à cause de ses idées d'autochthonie américaine?

Tel est le problème que je me suis posé pour expliquer l'origine de sa découverte anthropologique, et, en le résolvant, je rendrai à César ce qui est à César...

Ladislau Netto révèle dans son procédé comparatif certaines lacunes qui accusent un affreux plagiat; et, comme il n'est pas parvenu à comprendre la portée des faits, auxquels il a prétendu lier son nom, il les esquisse à peine sans même oser en tirer les conséquences premières et naturelles. Mais les découvertes révélées dans cette analogie des symboles de Marajó avec ceux de l'Égypte et de la Chine, quoique non pressenties par L. Netto, méritèrent une attention spéciale de la Société d'anthropologie de Berlin, qui le nomma membre correspondant, sur la proposition du savant R. Virchow.

«DISTINCTION SCIENTIFIQUE.—Le docteur Ladislau Netto a été nommé membre de la Société d'anthropologie, d'ethnologie et préhistorique de Berlin, dont est président l'éminent professeur Virchow. Dans une lettre dirigée au docteur Ladislau Netto, l'illustre professeur a déclaré que cette distinction lui avait été conférée en témoignage de considération pour ses travaux, spécialement pour ceux parus dans le tome VI des *Archives du Musée national*.»

(*Jornal do commercio* n° 352, 19 décembre 1885.)

Si cette distinction prétend signifier simplement un hommage au fait scientifique exposé dans le VI^e volume des *Archives du Musée national*, tant mieux, car c'est la preuve que ce travail important a été apprécié à sa juste valeur; mais si c'est une glorification adressée personnellement à Ladislau Netto, c'est un honneur immérité, car la Société d'anthropologie de Berlin a été mystifiée par un habile plagiaire qui s'est emparé de la découverte d'un malheureux dont il a cherché à éclipser le mérite par tous les moyens, même par une persécution implacable.

Voyons, en quelques mots, comment cela se passa.

En 1881, un artiste français, Paul l'Épine, qui avait travaillé quelque temps en Égypte avec M. Naudy, fut invité à venir au Musée national de Rio de Janeiro pour copier, par ordre de l'Empereur, des hiéroglyphes que l'on devait remettre à Maspéro. Au mois

de septembre, c'est-à-dire huit jours avant la clôture de l'Exposition anthropologique de Rio de Janeiro, L. Netto engagea le même artiste pour copier les figures en terre de Marajó. A cette occasion, L. Netto appela l'attention du jeune français sur les observations du dr. Hartt au sujet des ornements formés par des lignes dérivées des contours de la face humaine. Justement, Paul l'Épine avait habité quelque temps le Mexique, que L. Netto ne connaissait point. Nous voyons donc que P. l'Épine, outre ses vastes connaissances de l'égyptien et du chinois, avait appris à déchiffrer les hiéroglyphes mexicains; et il devait naturellement être amené à des confrontations, à des rapprochements ou à des comparaisons avec les terres céramiques de l'Amazone.

Lorsque j'eus entrevu la possibilité d'un plagiat, je m'occupai, sans plus tarder, de réunir toutes les informations nécessaires à l'éclaircissement d'un fait scientifique d'une aussi grande importance, en cherchant à le présenter sous son véritable jour et à en découvrir la véritable origine. Et mon désir de réussir était d'autant plus vif, que je savais que les découvertes esquissées inconsciemment par L. Netto étaient incomplètes, puisque Paul l'Épine avait en son pouvoir presque le double des symboles comparés dont le Directeur du Musée national n'avait pu soustraire que quatre-vingt-deux.

Persuadé que L. Netto n'était pas l'auteur de la découverte, et connaissant les lacunes comparatives des symboles amazoniques, je lui posai les questions suivantes dans le *Journal du commerce* de Rio de Janeiro des 18, 21, 25 et 27 octobre 1885 :

Musée national

M. le rédacteur. — Les questions scientifiques ayant pour moi un but et un attrait particulier, je viens vous prier d'avoir l'obligeance d'insérer les lignes suivantes dans l'intéressant journal que vous rédigez.

Ayant lu avec un vif intérêt et un vrai plaisir le vi^e volume des *Archives du Musée national*, j'ai été rempli d'admiration, non seulement pour la manière dont il est rédigé, mais encore pour l'importance des études que M. le docteur Ladislau Netto y a exposées. Pour cette raison, je prends la liberté d'adresser quelques demandes à M. le directeur du Musée, persuadé qu'il daignera y répondre par ce même journal.

Première question:— *Quel a été le but que l'auteur a eu en vue en analysant les figures gravées et peintes, qui sont au nombre de quatre-vingt-huit, reconnues sur différents fragments de céramique, et quel intérêt cette analyse a-t-elle pour la science?*

M. le rédacteur. — Quoique je n'aie pas eu l'honneur de recevoir une réponse à la première question que j'ai adressée à M. le docteur Ladislau Netto, je profite de votre obligeance pour prier M. le docteur de répondre par ce journal à une

Deuxième question:— *Par quelle thèse la ressemblance des signes symboliques comparés dans le volume VI des « Archives du Musée national » peut-elle servir de base pour interpréter l'ancien idiome des populations préhistoriques du Brésil?*

M. le rédacteur. — Bien que M. le docteur Ladislau Netto ne m'ait pas fait l'honneur de répondre à mes deux premières questions, j'ose encore, confiant dans votre bonté, demander à M. le docteur une solution par cette feuille à une

Troisième question:— *Avez-vous reconnu, par l'interprétation du vase de Marajó, quelques indices applicables aux idiomes parlés par les nombreuses tribus indigènes du Brésil, et ayant des relations soit avec le tartare-mandchoux, soit avec le tibétain, soit avec le birman, soit avec les nombreux dialectes de l'Indo-Chine?*

M. le rédacteur. — J'avais d'excellentes raisons pour croire que les questions, faites dans ce journal au dr. L. Netto, resteraient sans réponse. J'ai voulu néanmoins tenter l'épreuve.

Je termine ce sujet pour le moment, en attendant une occasion favorable pour exposer ces raisons.

Il est évident que L. Netto a compris la portée de mes questions, ou, s'il ne l'a pas comprise, quelqu'un la lui a fait comprendre. C'est pour cela, je crois, qu'il s'est maintenu dans un silence sépulcral, sinon il se serait engagé peut-être dans d'interminables explications, avec ce style lourd et ampoulé qui lui est propre. Il n'a pu néanmoins se contenir longtemps, et il a cherché à me répondre d'une manière évasive et indirecte en faisant publier dans le *Journal du commerce* du 12 décembre, comme nous l'avons vu, que, sur la proposition de Wirchow, il avait été nommé membre correspondant de la Société d'anthropologie de Berlin.

Pendant que je réunissais les documents positifs qui démontreraient, jusqu'à l'évidence, le monstrueux plagiat par lequel L. Netto, se parant des plumes du paon, privait la science de la découverte

pleine et entière d'un nouveau moyen d'investigation sur la forme évolutive spécialement artistique, et sur le sort des races du nord et du sud de l'Amérique, de nouveaux documents biographiques antérieurs, concomitants et postérieurs à mes recherches, vinrent m'éclairer sur la valeur morale du directeur du Musée de Rio de Janeiro. Je pus alors connaître les antécédents scientifiques de L. Netto, les persécutions qu'il exerça contre des travailleurs sans défense, comme M. Barbosa Rodrigues (*voyez note A*), et son parti pris de nier le mérite d'un grand nombre de travaux d'anthropologistes brésiliens, et cela dans le seul but de mettre en relief ses travaux personnels, comme le dr. Sylvio Romero l'a démontré jusqu'à l'évidence dans la *Gazeta de noticias* des 20 janvier, 28 février et 25 mars de cette année (*voyez note B*).

Les moyens employés par L. Netto, pour s'appropriier les travaux ethnologiques de Paul l'Épine, constituent un drame douloureux que je suis parvenu à éclaircir, et que j'ai revêtu immédiatement de toute la légalité officielle, pour que personne ne pût douter de son authenticité.

Les documents, dont je parle plus haut, expliquent aussi les retards survenus dans la publication du VI^e volume des *Archives du Musée national*, retards qui ont permis, il est vrai, de fournir à la science moderne, avec plus d'étendue, des indications sur la découverte ethnologique.

Maintenant, que le lecteur me permette de transcrire en entier les documents comprobante du plagiat, et, pour plus d'éclaircissements, de les faire suivre de six tableaux de caractères symboliques comparés, réduits aux trois quarts de ceux qui ont paru dans les *Archives*. Je présente, en outre, deux dessins en chrome, figurant les deux faces du vase de Pacoval, de même grandeur que dans les *Archives*, avec les mêmes traits, les mêmes tons et les mêmes couleurs. De cette manière, sans grand travail, et avec des matériaux sûrs et faciles, les spécialistes pourront se former une idée nette du sujet que je traite, au moyen de confrontations avec les descriptions de Paul l'Épine, qui viennent après.

(Transcription textuelle)

M. Paul l'Épine.

Permettez-moi, sans avoir l'honneur de vous connaître, de prendre la liberté de cette correspondance.

Je suppose que le but de cette lettre sera non seulement d'un grand intérêt pour vous, mais aussi d'une grande importance pour une personne distinguée habitant cette ville, et enfin je le juge d'une sensible utilité distinctive pour les corporations savantes de tous les peuples civilisés.

Permettez-moi, donc, de traiter du sujet qui va suivre et qui est en même temps une enquête.

*

Ces jours derniers, quelques personnes firent par hasard une légère enquête sur l'édifiante valeur scientifique des *Archives du Musée national*, spécifiant le volume VI, récemment publié—Rio de Janeiro, 1885.

J'étais présent à l'occasion; et, tout naturellement, je louai les efforts employés par tous ceux qui ont concouru à une aussi belle publication, en faisant tout mon possible pour faire ressortir la partie qui se rapporte aux *Investigations sur l'archéologie brésilienne*, par le directeur du Musée, M. le docteur Ladislau de Sousa Mello e Netto.

A peine avais-je flatté comme l'œuvre le méritait, quand une des personnes présentes *mit en doute sa paternité dans ces investigations*, mais ayant le soin de limiter ce doute, surtout en ce qui concerne la céramique, et toutes choses se rapportant aux antiquités brésiennes.

Je m'insurgeai en entendant cette accusation, que je considérais comme non avenue, dirigée à la réputation d'un homme tenu comme distingué et de toute probité dans les cercles honorables!

J'étais disposé à poursuivre la défense de la personne accusée d'un *stellionat scientifique*, quand je fus arrêté par la déclaration qui suit, prononcée avec la plus grande sérénité, sans laisser paraître le plus léger indice de rancune, ni de jalousie:—*L'auteur positif de la classification, des descriptions, des comparaisons ou confrontations, des approximations... enfin, l'auteur de toute la partie technique des investigations sur l'archéologie brésilienne présentée dans les Archives mentionnées est un jeune savant qui a étudié les langues orientales anciennes au Collège de France, qui a voyagé en Egypte, qui, pendant longtemps, s'est livré aux investigations archéologiques, et qui se trouve actuellement dans cette ville; et vous pouvez vous certifier de ce que j'avance si vous tenez à vous occuper de cette élucidation.*

Nous nous séparâmes, et quelques moments après je me rendis auprès de cette personne, qui me donna avec satisfaction votre nom et votre adresse.

Poussé par le désir de savoir ce qu'il y avait de vrai dans cela, j'ose aujourd'hui, Monsieur, vous prier d'avoir l'amabilité de répondre, sous parole d'honneur et de probité scientifique, et ayant la vérité pour base, aux questions suivantes:

1° Est-il vrai que vous avez étudié les langues orientales?

2° Êtes-vous allé en Égypte et avez-vous fait des investigations archéologiques?

3° Avez-vous été au Musée national de Rio de Janeiro en travaux d'investigations dirigés sur la céramique des *Mound-Builders de Marajó*, et à quelle époque cela a eu lieu?

4° La description des vingt planches (de la page 272 à 311), contenant chacune de quatre à douze gravures de têtes ornementales et d'idoles, d'amulettes, de fractions de vases, etc., a été exclusivement faite par vous, Monsieur?

5° Les idoles, les vases, le culte et les ornements phalliques, etc. (de la page 316 à 358) ont-ils été décrits et comparés par vous, dans leurs affinités avec ceux des autres peuples?

6° Dans les quatre-vingt-huit gravures (pag. 358 à 375) avec les en-têtes: «Têtes graesvé de la poterie de Marajó», «Têtes peintes de la poterie de Marajó», avez-vous été le premier à découvrir les ébauches des physionomies humaines, appelant l'attention sur les traits tout en les détaillant?

7° L'élucidation probable, la description et la classification des types amphibomorphes, fantastiques et leurs approximations (de la page 383 à 425), ont elles été faites par vous, Monsieur?

8° L'étude originale et splendide initiée par les quatre-vingt-deux caractères symboliques comparés entre ceux du Marajó, Mexique, Chine, Égypte et l'Inde (pag. 454 à 465) a-t-elle été exclusivement faite par vous?

9° Comme contre-preuve des affirmations énoncées par vous en réponses à ces questions, si on vous demandait à continuer les études commencées au Musée de Rio de Janeiro, seriez-vous à même de les continuer?

10° Avez-vous commencé quelques études sur la religion comparée et sur d'autres sujets que vous n'avez pu conclure, et, si on vous le demandait, pourriez-vous les continuer?

11° Les livres consultatifs fondamentaux, qui se rapportent aux investigations en question, étaient-ils déjà dans la bibliothèque du Musée national de Rio quand vous y étiez, ou est-ce vous qui les avez achetés chez Garnier?

12° En conclusion:— Existait-il à votre entrée au Musée national quelque étude classificative, descriptive, comparative... enfin, existait-il quelque étude technique sur la céramique de Marajó, et, dans le cas où elle existât, est-ce celle qui a été publiée dans le volume vi des *Archives*?

*

N'importe qu'elles soient contre, ou en faveur, vos réponses à mes questions, je vous demande la permission de m'en utiliser au

nom du droit et de la justice, et indistinctement, soit pour punir les calomnieux, soit pour que les personnes sensées prêtent hommage à celles qui ont un mérite légitime et pour distribuer des honneurs à ceux qui réellement les méritent dans les études en question.

Comptant sur votre bienveillance, j'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien m'en faire la réponse.

Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées.

Rio de Janeiro, le 5 octobre 1885.

Dr. Francisco Ferraz de Macedo.

(Transcription textuelle)

A Monsieur le docteur Francisco Ferraz de Macedo.

Monsieur.

C'est avec plaisir, que je vais répondre aux nombreuses questions que vous me faites l'honneur de m'adresser. Ce n'est pas simplement pour vous montrer les défauts de l'ouvrage portant nom les *Archives du musée national de Rio de Janeiro*, tome VI; mais pour que vous soyez édifié sur la science anthropologico-préhistorique de celui qui s'intitule le seul écrivain des quelques documents relatés dans le dit ouvrage.

Avant d'aller plus loin, j'aurai l'honneur de vous dire que comme étudiant, bachelier ès science en 1866, j'ai suivi avec assiduité les cours de langues orientales au Collège de France; qu'au mois de juillet 1867 je suis parti pour le Caire, sur une recommandation de M. Duruy, à cette époque ministre de l'instruction publique, sollicité par M. J. P. E. Naudy, professeur de philosophie, où je suis resté un an. A mon retour en France, je suis entré au corps d'expédition pour le tracé de la route de Tombouctou, dans le centre africain.

Les deux premières questions étant ensemble, je répond directement à votre troisième. Je suis entré au Musée de Rio de Janeiro en 1881, au mois de septembre, huit jours avant la fermeture de l'exposition d'anthropologie. J'y suis entré comme un simple dessinateur pour relever les inscriptions égyptiennes des sarcophages du Musée, afin que Sa Majesté l'Empereur les fit parvenir à M. Maspero, professeur d'égyptien à Paris, qui, à ce moment, se trouvait chez Mariette Bey, en Égypte. Après ce travail je demandais et obtins la faculté de classer et de faire le catalogue, et description, de tous les objets égyptiens que possédait le Musée de Rio; je n'entrerai aussi dans cette matière en aucune façon. Ceci fini, deux mois après mon entrée, ce qui nous met au mois d'octobre, le directeur me demanda

de rechercher, parmi les fragments de céramique, les particularités que je rencontrerais ayant rapport avec la face humaine, en me donnant pour base l'investigation faite par le docteur Hartt et publiée dans la revue de l'exposition, et qui se trouve aussi dans le VI volume des *Archives*, pag. 107.

Afin, M. le docteur, de suivre vos demandes, il faut nous arrêter ici, vu que vos questions sont forcées de suivre le texte du volume; ainsi passons donc à la quatrième demande.

Les descriptions de ces vingt planches, qui se trouvent placées en tête d'un ouvrage de recherche, montrent parfaitement qu'elles ne sont pas de l'auteur du livre, vu qu'elles ne sont pas à leurs places: et en voici la raison: — elles ne sont que le complément des recherches faites tout le long du volume et l'attestation des suppositions anthropologiques faites en déductions les unes des autres. Si donc cette description eût été faite par l'auteur qui s'intitule le seul, il l'aurait mise à sa place, c'est-à-dire après la description complète des vases anthropomorphes, et non pas avant, puisqu'ils n'en sont que le complément.

Passons donc à la cinquième question, qui est une des plus grandes et une de celles qui demandent le plus de développement, parce qu'elle résume en elle-même la presque totalité de l'histoire du monde. Cette question était déjà à l'étude; la reconnaissance du phallus dans les idoles existait, et était constatée; mais là, seulement, s'en arrêtait l'étude, et qui était peu avancée. Quelques comparaisons données par moi sont les seules recherches que j'en ai faites, vu que c'est au moment de mon départ que ce sujet a été abordé. Ainsi est-il un peu vague.

Je vais, si vous voulez, vous donner quelques investigations que j'ai faites à ce sujet, mais qui sont restées dans le néant, et qui je crois peuvent donner un jet de lumière. Il existe, parmi les innombrables îles du Pacifique, des idoles en bois peint, identiquement semblables à ceux représentés à page 316, etc.; la description en est donnée dans le voyage de J. Arago, autour du monde, et dans celui de Dumont d'Urville. Maintenant, pourquoi n'y aurait-il pas similitude entre les débris retrouvés au *Amazonas* et ceux des archipels du Pacifique? Pourquoi les révolutions volcaniques qui ont fait disparaître l'Atlantide? Pourquoi le même phénomène n'a-t-il pas pu se produire dans le Pacifique comme dans l'Atlantique? Et les preuves des révolutions terrestres sont connues même par les plus anciens documents. Sir Ch. Lyell nous dit que le livre sacré des Hindous, le plus vieux livre du monde, le code de Manou, traduit du sanscrit en 1796, et écrit huit cents ans avant Jésus-Christ, renferme déjà un bel exposé des révolutions terrestres à travers les âges, et ne trouvons-nous pas aussi dans sa grandeur poétique le culte du *phallus*, en attribuant

la création première à un être infini, devant lequel il se prosterne, comme l'Égyptien devant Isis, à un esprit sublime, qui donne au monde son entière extension quand il est éveillé, qui l'anéantit quand il s'endort par une telle alternative d'heures de veille et d'heures de repos? Cette puissance éternelle, qui revivifie et détruit successivement l'immense amalgame des créatures, n'est-ce pas les transformations de l'organisme?

Tous les hommes ont en outre entendu parler des tremblements de terre, qui anéantissent des pays prospères; des inondations ou déluges, qui submergeaient des villes entières; Pythagore ne nous parle-t-il pas des métamorphoses de la terre et plus tard Ovide la complète? Et que lisons nous dans le traité des météores de l'Arioste? Que «les révolutions du globe sont lentes comparativement à la durée de notre vie, que leurs progrès sont inappréciables». N'est-ce pas une preuve de l'antiquité de l'homme sur toute la terre? Donc, si les rapports de similitude existent entre les idoles des deux mondes, la séparation de l'un de l'autre a dû être le résultat d'un cataclysme.

Nous passerons, donc, à la sixième question, qui doit ne faire que la suite de votre troisième demande. Ayant donc pour base l'investigation du docteur Hartt, j'ai recueilli cinquante-huit spécimens, gravés sur différents fragments de vases, et trente spécimens peints, qui furent l'un et l'autre gravés sur bois.

Avant d'aller plus loin et de clore cette demande, je vais vous faire une simple remarque sur une analyse de signe de vase gravé, que je trouve à page 344, et qui contient une erreur capitale. Nous trouvons à la description du vase n° 11, est. V, que le signe principal, celui du milieu, est un animal emblématique représentant le cheval sacré des Chinois, et ce signe est décrit plus loin à page 457 n° 26, 117. 2 D, comme symbole égyptien de *Neith*, ou suivant sa position comme consonance *Ń*.

Ensuite pour le comparer avec l'égyptien et ensuite lui donner la qualité mystique chinoise, il faudrait en chercher les rapports, et si le travail des caractères symboliques eût été continué, la découverte d'un hiéroglyphe mexicain aurait empêché une aussi grande erreur.

Pour la septième question, elle se trouve tellement en rapport avec les précédentes que je crois inutile d'entrer dans de nouveaux détails, qui ne seraient à vrai dire que la répétition de ce qui est écrit et même de ce qui reste de vos autres demandes. Ainsi, Monsieur, nous allons donc passer à la question suivante, qui est la huitième.

En réponse à cette demande, Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire savoir que le nombre de caractères symboliques que j'ai recueillis s'élevait à cent cinquante, dont seulement quatre-vingt-deux fu-

rent commencées par moi les comparaisons, qui même sont entièrement incomplètes. Si vous le voulez, nous reprendrons ensemble cette étude et nous accompagnerons chaque signe publié avec la suite que je suis à même de leur donner. Cette étude sera encore à même de vous éclairer sur la véracité de mes affirmations. Prenons, donc, le signe n° 1. Ce signe se retrouve, comme il est dit, gravé, sculpté et peint sur une grande quantité de vases et d'amulettes; il représente le T des Grecs; dans la langue éthiopienne nous le retrouvons; dans l'écriture étrusque nous remarquons aussi le même signe, mais un peu modifié. Mais, passons avant tout, au signe mexicain, qui est décrit tout au long page 65, dans les lettres de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg sur le Mexique, et qui lui donne les rapports de la croix aussi des Égyptiens, et pour ce signe nous prenons le dictionnaire de Champollion-le-Jeune et nous en voyons l'analyse faite par lui. De là, nous pouvons, avec une étude un peu sérieuse des langues anciennes asiatiques, faire des comparaisons comme celles que je vous ai faites en commençant. Mais prenons, si vous voulez, le signe chinois, nous trouvons d'après le livre de Chou-King, traduit par M. Stanislas Julien, professeur de chinois au Collège de France en 1868, et dont l'édition se trouve à la librairie spéciale de l'Académie, rue Dauphine à Paris, les mêmes caractères représentés et qui se traduisent comme supériorité suprême. Passons maintenant au signe indien, qui par lui même ne représente que l'idée de divinité parmi les nombreux rites de la religion hindoue, et ne pas le prendre comme écriture; nous le retrouvons souvent représenté parmi les temples abandonnés et détruits de la vallée du Gange.

Le second signe représente un œil mystique. Ce caractère se retrouve en mexicain comme il est annoncé; et l'analyse en fut faite par M. de Rougé, et communiquée au congrès des américanistes à Nancy. Là je le trouve aussi décrit par Champollion, et j'en ai aussi fait la comparaison avec le chinois ancien.

Le troisième signe représente un triangle. Ce signe est un des plus curieux et un de ceux qui servent, pour ainsi dire, de complément aux signes placés avec lui. Dans l'écriture figurative il se rencontre souvent des signes qui, étant seuls, n'expriment pour ainsi dire qu'un son, ainsi par exemple: les langues de la famille de l'hébreu, que l'on appelle Sémitiques, n'ont que deux temps pour le verbe, pas de présent, pas de modes bien caractérisés; mais en revanche une infinie variété de voix ou sons. Le chinois n'a ni flexions, ni forme grammaticale, et forme par la syntaxe seule les rapports des mots dans la phrase. Le sanscrit, au contraire, n'a pas à vrai dire de syntaxe, et exprime les rapports les plus délicats de la pensée par la déclinaison et par ses innombrables flexions grammaticales. En prenant ces considérations pour base, nous verrons donc que

les signes écrits ne représentent non pas des mots, mais des idées, liées les unes aux autres par de simples signes complémentaires, n'exprimant qu'un son, qu'une voix.

Nous reprendrons donc le signe 3, et nous voyons le mexicain décrit par M. l'abbé Jules Pipart, dans sa communication au congrès des américanistes de 1877, et qui le donne avec la signification de piquer, unité, fractionner. Ensuite passons au signe chinois, nous le trouvons des plus anciens; dans la langue nouvelle il s'écrit différemment (\int), et selon le dictionnaire de Kang-hi il signifie union. Mais écoutons les Chinois sur son analyse. Licou-tulb-tebri dit qu'en cherchant le sens primitif, les sens intimes d'un caractère, il faut considérer le sens des parties dont il est composé, ce qu'il nomme, \int et le sens de leur assemblage, qu'il nomme *ehum*. Ce signe signifie donc union intime, harmonie, de l'union entre l'homme, le ciel et la terre, et selon le livre sacré de *Choue-ouen* il signifie les trois unis en un, et le fait dériver de \int *jou* entrer, pénétrer, et de \int un.

Ces trois signes, portant le n° 47 G et le n° 206, je vous ferai remarquer que ce n'est pas simplement comme accord avec le catalogue du Musée: le but pour lequel ils ont été placés en regard de chaque signe n'a été fait que pour pouvoir en réunir plusieurs d'un même objet, et appliquer la règle de toute écriture hiéroglyphique, les uns servant à compléter les autres; mais, comme ce travail est publié sans être achevé, il ne sert absolument à rien, qu'à montrer une imperfection, dont je vais vous donner une preuve:

Retournons, donc, page 335, et à l'estampe IV, figure 26, à la fin du volume et qui porte à la collection au Musée les n°s 206, 47 G. Nous rencontrons un idole en terre cuite, peint en rouge sur un fond blanc, dont la forme représente un phallus. N'est-il pas curieux que les trois signes analysés, ayant rapports à la divinité, aux rites religieux, se trouvent réunis sur la tête de l'idole? Je n'ai pas besoin de vous donner d'autres détails que ceux fournis par Humboldt; et toutes les déductions que j'en ai faites sont publiées. Mais allons plus loin. Nous retrouvons, page 291, la figure 1, qui est la même tête d'idole, et parmi la collection de têtes d'idoles les signes qui se trouvent marqués sont presque tous analysés. Cependant à l'analyse de ces signes il s'y joint un fait à remarquer, et qui est d'une grande importance: les rapports qui existent entre les différents pays, et ceux qui sont fondamentaux, ce sont ceux qui sont le moins décrits, ou dont la description se trouve en contre-vers. Ainsi, prenez le signe 46, page 461, la description chinoise ne peut lui être attribuée, vu que le signe chinois manque totalement dans la comparaison: nous n'y trouvons que le mexicain et l'indien qui eux ne sont pas décrits. En suivant attentivement, vous verrez avec moi qu'une plus grande partie reste à faire, et que même les quelques

données mexicaines ne représentent que des notes ; pour les signes égyptiens, il y en a peu de décrits, ainsi que des chinois, et pour les indiens il n'y en a pas un seul. Donc, avant de publier ce travail, qui devait être d'une importance marquée pour la science, il eut fallu qu'il soit complètement terminé. En résumé de votre question : si cette étude n'était pas de moi, pourquoi l'aurait-on laissée imparfaite, non pas même en description écrite, mais en signes comparatifs ? Et des colonnes presque entières sont restées vides ; elles devaient être remplies, ou donner la raison pourquoi tel ou tel signe ne rencontrait pas de communication directe avec celui à comparer.

En réponse à cette neuvième question voici comment eut lieu la tentative d'interprétation du vase de Marajó, page 467 à 478.

J'avais été chargé par M. le directeur Ladislau Netto de classer et d'analyser chaque vase, et de les dessiner tous. Arrivé au n° 23 du catalogue fait pour l'exposition anthropologique, je me trouvais en face d'une petite coupe, ayant comme contremarque 13 D, sur ce catalogue elle est insérée : « vase peint et sculpté ». L'intérieur était assez sale ; et pour pouvoir le dessiner je fus obligé de le laver ; une fois nettoyé, je remarquais, parmi des arabesques rouges, des signes peints en noir, ayant grande analogie avec les hiéroglyphes égyptiens.

Je les dessinais tous à part ; et, aidé du dictionnaire et de la grammaire de Champollion, j'en fis la comparaison. Je recherchais aussi les analogies qui pouvaient exister avec l'ancien chinois et, ensuite, avec le mexicain, aidé par l'ouvrage de Brasseur de Bourbourg. Après un sérieux examen de ces quarante-trois signes, je trouvais leurs synonymes dans l'égyptien et le chinois. Après avoir écrit plusieurs versions, ayant toujours le même sens, je fis part de cette découverte à M. le directeur, en lui donnant oralement l'analyse des signes, le mot à mot, si vous voulez bien ; mais seulement la version complète écrite avec quelques remarques en tête, lui faisant remarquer en plus que, sauf quatre signes égyptiens défigurés, se rattachant à l'ancien chinois, il n'existait aucuns péruviens, ni mexicains, et que les rapprochements avec eux n'étaient peut-être pas assez suivis.

Maintenant, Monsieur, passons à la demande suivante, qui d'elle même s'enchaîne avec la précédente. Vous me demandez si je serais à même de continuer et de compléter les études commencées. Une simple remarque peut vous donner ma réponse.

Prenons donc si vous voulez bien la page 342, où se trouvent représentés plusieurs vases ; prenons le deuxième vase de la page : il porte le n° 114, du catalogue n° 9, série B, et transportons nous aux signes comparés, nous trouvons :

Page 455 le signe n° 6-114 9 B.

Page 455 le signe n° 9-114. 9 B.

Page 455 le signe n° 10-114. 9 B., qui appartiennent à ce vase ;
passons ensuite :

Page 461 le signe n° 53-114. 9 B.

Page 461 le signe n° 54-114. 9 B., qui eux aussi appartiennent
à ce vase ; puis,

Page 463 le signe n° 65-114. 9 B.

Quand aux autres signes qui représentent des triangles, ayant
déjà été décrits et analysés, il était inutile qu'ils se trouvent une
autre fois marqués.

Tous ces signes, réunis, forment le dessin de l'intérieur du vase ;
et, ayant tous été analysés, pourquoi ne les a-t-on pas réunis pour
en former l'interprétation, aussi bien que le vase décrit, page 468
et suivantes ? Il ne devait donc pas être plus difficile de faire à ce-
lui-ci ce qui a été fait à l'autre.

Passons donc à votre dixième demande. Mon intention était la
recherche des similitudes, existant entre les idoles des îles du Paci-
fique, ceux des péruviens, mexicains et ceux découverts au Brésil.
Sur ce sujet, je n'avais encore que quelques notes presque sans sui-
te, mais dont une avait une importance relativement très sérieuse :
j'avais remarqué, parmi les innombrables dessins sculptés du tem-
ple de Cusco, au Yucatan, un idole, ou génie, ou dieu, représenté
à genoux, les bras croisés sur la poitrine, et ayant la tête extrême-
ment pointue ; et, parmi les nombreux morceaux d'idoles de Mara-
jô, je découvris un fragment d'idole identique comme position du
corps, des bras, et des jambes ; la tête manquait malheureusement ;
mais, parmi la collection de têtes classées dans le volume des *Archi-
ves*, on peut en voir une, ayant la même position que celle représentée
au Mexique, au temple de Palenque, page 279, figure 4. C'est vers
cette étude, beaucoup plus que sur toute autre, que je désirais por-
ter mes recherches ; car, à mon point de vue, ce doit être la clef, le
point de départ de découvertes importantes.

Pour vos deux dernières demandes : la bibliothèque du Musée
était fort pauvre en livres consultatifs, tant en archéologie, qu'en
ethnographie. Quand au travail, qui existait à mon entrée, il pou-
vait se résumer à l'étude du docteur Hartt et quelque mesurage de
dimensions de grands vases.

Je ne dis pas que M. le directeur n'avait pas l'intention d'écrire
un ouvrage ; mais toutes ces analyses de caractères, de comparaison
et de classifications, aussi bien que d'interprétation, il n'en avait au-
cune idée, car il en eut publié dans la revue de l'exposition d'anthro-
pologie au moins quelques indices ; et les seules investigations qui
furent publiées sont les remarques du docteur Hartt sur les dessins
prerésentant la face humaine, qui se trouvent insérés page 107,